

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean-Claude CHARREZ

Chronique des spectacles

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1964, tome 62, p. 50-52

© Abbaye de Saint-Maurice 2013



Fernand Ledoux et Michel Auclair
dans « Le Pain dur » de Paul Claudel

Chronique des spectacles

Quatre spectacles publics eurent lieu, pendant les deux derniers mois, dans la Grande Salle du Collège. Le 4 décembre, les tournées Georges Herbert ont présenté *Le Pain dur* de Paul Claudel, avec, en vedettes, Fernand Ledoux et Michel Auclair. Le 15 décembre, ce fut le traditionnel concert de Noël, donné par l'Orchestre du Collège et des J.M. de Saint-Maurice, avec le concours de Michel Perret, pianiste. Le 27 janvier eut lieu un concert du Quatuor *Pro Arte* de Paris, tandis que le 31, le Centre dramatique du Nord présenta *On ne badine pas avec l'amour*, d'Alfred de Musset.

Nous sommes heureux de publier ici le compte rendu qu'un de nos élèves a écrit sur trois de ces spectacles de qualité.

Concert de Noël

C'est un programme chargé que présenta cette année, sous la baguette du chanoine Pasquier, notre sympathique orchestre. En ouverture, une Sinfonia de Scarlatti. Hubert Dupraz à la

flûte, et Matthias Rudolph au hautbois, tinrent avec beaucoup d'ensemble et de musicalité les parties solos. Les cordes se surpassèrent, et l'orchestre entier, clavecin y compris, donna une interprétation claire et brillante de cette belle pièce baroque.

Le concerto de Bach, pour piano et orchestre, fut vigoureusement mené par Michel Perret, soliste de la soirée. Les cordes tinrent bon dans la première partie, et, malgré l'adagio quelque peu monotone, attaquèrent le dernier mouvement avec entrain, soutenant autant que possible le tempo... rapide du pianiste. Le *Konzertstück* de Schumann, pour piano et orchestre, fut la meilleure pièce de ce concert. On pouvait craindre qu'une telle œuvre dépassât la portée d'un orchestre restreint ; et pourtant elle fut brillamment exécutée, et le pianiste entraîna littéralement l'orchestre par son jeu décidé. A ce propos, le dirai-je, sa technique très « rationnelle », qu'on a pu observer dans le Bach, ne l'empêcha pas de jouer cette œuvre avec tout le romantisme désirable — chose rare et remarquable.

Enfin la 1^{re} Symphonie de Beethoven clôtura le concert. Si les musiciens furent quelque peu écrasés par ce monument, aucun doute qu'ils y firent chacun tout leur possible. C'est d'ailleurs le propre de cet orchestre, où chacun fait ce qu'il peut, sous la direction d'un chef qui n'en fait pas moins, et même beaucoup plus qu'on ne saurait dire.

Quatuor « Pro Arte »

C'est avec une certaine curiosité qu'on attendait ce concert. Chose rare, en effet, Pro Arte est un quatuor entièrement féminin... Nous entendîmes quatre pièces : de Haydn, Schubert et



Le Quatuor « Pro Arte »

Ravel. Le Haydn parut au début plaisamment interprété, mais ne tarda pas, hélas ! à souffrir d'un jeu monotone, et parfois peu précis — ce qui rendit fort confus les derniers instants fugués et très rapides de ce quatuor. Il y eut pourtant quelques beaux moments.

On était curieux d'entendre le Schubert. En effet, La jeune Fille et la Mort est une œuvre romantique, qui demande donc une interprétation sensible et passionnée. Le quatuor Pro Arte possède la technique ; mais il manque d'ensemble, d'originalité dans l'expression. Dans le Schubert (soyons justes) son interprétation resta honnêtement moyenne ; elle fut plus épique que romantique — et le Presto final, quoique évoquant une tragique chevauchée, ne demandait pas tant de précipitation...

Et pourtant... le Ravel, l'œuvre la plus périlleuse du concert, fut très bien exécutée, avec beaucoup de précision et de rythme. L'alto, jusqu'alors assez effacé, se révéla d'une remarquable sensibilité dans le mouvement lent.

Un bis en pizzicati termina cette soirée d'une manière pour le moins inattendue.

« On ne badine pas avec l'amour »

On a pu remarquer récemment, dans Hernani, ce mélange tragi-comique qui caractérise les pièces romantiques. Dans ce proverbe de Musset, le principe en est poussé à l'extrême, et la pièce entière alterne du gros comique au tragique pur.

C'est ce que le metteur en scène a parfaitement compris, et souligne avec ingéniosité ; sa mise en scène constitue en elle-même un chef-d'œuvre, par ce, précisément, qu'elle sait rendre certains personnages franchement ridicules, et d'autres éminemment tragiques. La pantomime des deux valets, par exemple, souligne très heureusement le burlesque de telle situation — tandis que l'extrême dépouillement de la scène finale donne au cri de Rosette un pathétisme poignant.

Pour les décors, on ne peut qu'admirer sans réserve l'ingéniosité originale de Jean Pommier. André Reybaz se montra aussi excellent acteur que metteur en scène, et, de plus, d'une merveilleuse sensibilité dans son évocation du pays natal. Eva Reybaz incarna littéralement une Camille farouche et secrète. Quant à Rosette (Brigitte Defrance), elle lut d'une simplicité toute naturelle, émouvante même.

On ne saurait rappeler ici chaque détail — Mme Pluche sur son âne, Maître Bridaine chantant son Dies irae... ou poursuivant une insaisissable bouteille. Le public fut pleinement satisfait : c'est l'essentiel.

Jean-Claude CHARREZ

Le cliché du « Pain dur » a été aimablement prêté par la « Feuille d'Avis du Valais », celui du Quatuor « Pro Arte » par les J. M. de Saint-Maurice.